

Deux amateurs de saucisson

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **21 (1883)**

Heft 1

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187555>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Coumeint! fâ lo syndiquo, âo garde, l'est dinsê que vo fédê voutron devâi; l'est vo que robâ et vo z'aqchenâ lè brâvès dzeins! L'est bon. Vo pâodê vo reteri; y'ein deri dou mots ein municipalitâ.

Et l'est dinsê que stu garde a étâ cassâ. Po l'auto, vo peinsâ bin que ne payâ pas l'ameinda, et bin lo contréro, kâ lo syndiquo alla quéri duè botolhiès dè vin boutsi, que l'ont fifâ lè dou.

Deux amateurs de saucisson.

Voici une manière à la fois ingénieuse et amusante de voler du saucisson.

Le fait qui s'est passé la veille de l'An, nous est ainsi raconté par le marchand de comestibles lui-même :

« J'étais dans ma boutique; ces messieurs regardent la marchandise, puis l'un d'eux prend un grand saucisson de Bologne, entamé, le passe sous son bras et me dit : « Combien? »... tout en feignant de fouiller dans son gousset pour me payer.

— Combien?... il faut que je pèse, lui dis-je, je ne sais ce qu'il y en a.

— Non, non, c'est pas la peine, me répond-il; combien, à vue de nez?

— Mais, monsieur, je ne vends pas à vue de nez.

— Qu'est-ce que ça fait? Voyons, au hasard?

Alors je réfléchis un instant à ce que le saucisson pouvait peser, et je me dis : Il doit en rester de trois à quatre livres. Sur ce, je dis : Eh bien, ça fera six francs cinquante.

— Comment, six francs cinquante!... vous vous fichez de moi?

Là-dessus, nous nous chamaillons, moi prétendant que le saucisson pesait au moins quatre livres, lui soutenant qu'il n'en pesait pas la moitié; si bien qu'il finit par retirer le saucisson de dessous son bras et qu'il le jette sur le comptoir en disant : « Au fait, vous m'ennuyez avec votre saucisson; tenez, je n'en veux plus du tout. Et il sort avec son ami.

Je vais pour reprendre mon saucisson et le remettre en place, et je reste ébahi en constatant qu'il avait considérablement diminué de longueur. Me doutant alors d'une filouterie, je cours vivement dans la rue et je vois mes deux gaillards qui filaient à grands pas. J'appelle un sergent de ville, je les fais arrêter, on les fouille et on trouve dans la poche de celui qui était resté derrière l'acheteur, un morceau de saucisson d'une livre et demie!

Ils régleront leur compte devant le tribunal de police.

Les affaires avant tout.

Un monsieur de Lausanne rencontre un de ses amis, la veille de l'An, et l'entraîne souper chez lui, sans avoir averti madame. En entrant, il l'introduit dans le salon et le prie d'attendre un instant. Tout à coup, l'ami entend le bruit d'une vive discussion de l'autre côté de la porte, et prête machinalement l'oreille.

— Tu as bien besoin, de m'amener ce détestable individu! Renvoie-lè! entends-tu?

— Vraiment, ma chère, tu es d'une grossièreté dont rien n'approche. Oh! si mon ami V*** n'était pas là à côté, quelle volée tu recevrais!

— Alors l'ami V***, d'une voix de Stentor :

— Ne te gênes pas pour moi, je te prie; je sais ce que c'est : les affaires avant tout.

Un fermier et un boucher venaient de conclure une affaire et se trouvaient attablés devant un appétissant civet de lièvre. Le boucher, tout en mangeant, tira de son portefeuille un billet de cent francs pour payer les moutons que le fermier lui avait vendus. Par malheur, le billet tomba dans la sauce.

Le boucher le repêcha délicatement et, le tenant entre le pouce et l'index, il le secoua légèrement pour le faire égoutter; mais le chien du fermier, prenant ce mouvement pour une invitation, happa le billet et l'avalâ sans mâcher.

— Il me faut mon billet, s'écria le boucher stupéfait. Je vais tuer et ouvrir votre chien.

— Je vous le défends bien; mon chien vaut plus de cent francs.

— Alors, je ne vous dois rien. Votre chien a touché pour vous.

— Mon chien n'est pas mon caissier. Et puis, dans tous les cas, où est votre reçu?

— Ah! c'est comme ça! Eh bien! nous plaiderons.

Telle est l'affaire qui sera débattue prochainement devant le tribunal, le juge de paix n'ayant pu concilier les parties.

Une dame à qui les affections nerveuses ne laissaient pas de répit, se décide à consulter un médecin homéopathe, malgré la résistance de son mari, qui n'a aucune confiance dans ce mode de traitement.

Le médecin examine, palpe, réfléchit et rédige une ordonnance.

Le mari va lui-même chercher le médicament, qu'on lui remet dans une fiole haute comme un dé à coudre. Mais, s'obstinant dans sa répugnance, il jette à terre le contenu, le remplace par de l'eau claire, et présente à sa femme ce breuvage innocent.

O merveille! dès le soir, Madame éprouve un mieux sensible; le lendemain elle est sur pied.

— J'en étais sûr, dit l'homéopate en venant constater cette guérison.

Voulant rabattre cette suffisance, le mari raconte avec un sourire ironique au médecin ce qu'il a fait de la potion.

— Peuh! répond le docteur, sans se déconcerter, avez-vous rincé la fiole?

— Je n'y ai pas songé.

— Eh bien! voilà qui vous prouve encore mieux l'efficacité de mon remède. Un atome suffit.

Hier, deux individus dont les porte-monnaies ont reçu de graves atteintes pendant le Nouvel-An, venaient de dîner au restaurant.

— Tiens, murmure l'un d'eux en vérifiant la note, on n'a compté qu'une bouteille, et nous en avons bu deux cependant.

— Faut pas réclamer, réplique vivement l'autre, ça ferait gronder le garçon.

On demandait au prince G....

— Quelles sont les plus grandes puissances de l'Europe?

Il répondit couramment :

— L'Angleterre, l'Allemagne, la France, la Russie... et la femme.